

Lemoine, Adolphe
Norbert

NORBERT,

OU

LE CAMPAGNARD,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Tirée des Proverbes de M. Th. Leclercq, et arrangée pour la scène

PAR

MM. LEMOINE-MONTIGNY ET EDOUARD LEMOINE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, LE 21 JUILLET 1832,
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,

Au Magasin de Pièces de théâtre,

CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR,

Boulevard Saint-Martin, N° 12,

1832.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
NORBERT DE CHALAIS, prétendu de Virginie	M. MONTIGNY.
VIRGINIE DE MONVAL,	Mlle IRMA.
LÉON, amoureux de Virginie,	M. ANDRÉ.
SOEUR MONIQUE, religieuse attachée à Virginie,	Mlle LECOMTE.
FARGEAU, garde-chasse du château de Monval,	M. PROSPER.
JULIENNE, jeune paysanne employée au château,	Mlle CLORINDE.

La scène est au château de Monval.

Imp. de LOTTIN DE ST.-GERMAIN,
rue de Nazareth, N° 1.

NORBERT.

Le théâtre représente un petit salon de campagne. Porte au fond conduisant dehors; au fond aussi, une fenêtre donnant sur les jardins. A droite de l'acteur, la porte de la chambre de Virginie; du même côté, au premier plan, un piano. A gauche, un cabinet; du même côté, un guéridon et ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

JULIENNE, FARGEAU.

(Au lever du rideau, Julienne range dans le salon, Fargeau entre par le fond.)

FARGEAU.

Bonjour, mam'selle Julienne... me direz-vous si not' jeune maîtresse est levée?..

JULIENNE.

Levée à huit heures!.. mademoiselle?.. vous êtes fou...

FARGEAU.

C'est qu'elle doit me députer aujourd'hui à la ville... Vous n'ignorez pas que son père, M. le comte de Monval, y est retenu pour affaires, depuis dix jours : il y a gros à parier qu'il ne reviendra guère que la semaine prochaine, et mademoiselle Virginie a plusieurs commissions de conséquence qu'elle veut me charger pour M. le comte.

JULIENNE.

Oui... mais il est trop matin... faut attendre...

FARGEAU.

Près de vous, aimable Julienne, l'attente est le bonheur...

JULIENNE.

Laissez donc... vous aimeriez mieux faire un tour de chasse...

FARGEAU.

La chasse?.. j'en deviens, méchante... ous que j'ai déjà tué, à votre attention, un lapin et deux z'hibous... que je dois vous faire hommage.

JULIENNE.

Un lapin, bon... en gibelotte. Mais deux z'hiboux... pourquoi faire?..

FARGEAU.

Pour vous faire honneur... quand vous serez Mme Fargeau. Je les accroche à notre porte avec trois clous d'épingle, et il ne passe pas un passant qui ne dise : « Voilà deux animaux » carnassiers qui infectaient le pays... c'est Fargeau qui les

» a tués avec son fusil. » Là-dessus la ménagère se redresse... et voilà comme la mort de deux z'hibous relève une femme à ses propres yeux ; je dis une femme de garde-chasse.

JULIENNE.

Oui, mais d'ici que j' la sois, votre femme...

FARGEAU.

M'est avis que ça ne serait pas long, si mademoiselle Virginie se décidait à épouser son prétendu, M. Norbert, qu'est arrivé y a quatre jours au château... c'est ça un homme...

JULIENNE.

C'est vrai qu' c'est un beau garçon.

FARGEAU.

Et pas fier avec le monde.

JULIENNE.

Oh ! ça... il veut toujours m'aider à faire mon ouvrage.

Air : *Ne vous pressez pas de juger.*

Il faut le voir, que d' peine il s' donne,
Quand il descend dans not' bass'-cour ;
C'est pis qu'un vrai diable en personne ;
Il abat d' la b'sogne en un jour.
D' la vache il sait fair' la litière,
Ça prouv' qu'il a fièr'ment d' l'esprit !

FARGEAU.

Eh non ! ça prouv' seul'ment, ma chère,
Que c' gaillard-là sait fair' son lit.

C' que j' sais, c'est qu'il n' me fait pas du tout l'effet d'un maître.

JULIENNE.

C'est vrai, il semble qu'on le connais depuis des années... il vous tape sur la joue, il vous tutaie...

FARGEAU.

Bah ! il ne m'a pas encore tapé sur la joue, à moi.

JULIENNE.

Hier soir encore... il m'a embrassée...

FARGEAU.

Il vous a embrassée ?..

JULIENNE.

Il m'embrasse tous les jours pour me dire bonsoir.

FARGEAU.

Ah ! oui... par politesse.

JULIENNE.

Et puis aussi tous les matins... pour me dire bonjour... toujours par politesse.

FARGEAU.

Au fait il a de l'usage et des sentimens, ce jeune homme.

Imaginez que drès le lendemain de son arrivée au château, sa première visite a été pour moi... Fargeau, qu'il m' dit : car il savait déjà comment je m'appelle; t'es-t-un fin chasseur? — Connu, que j' dis. — Chasses-tu le renard? qu'il m' dit. — J'y vas de c' pas, que j' dis. — Eh ben! tape!.. nous irons ensemble... Et d'puis ce jour-là nous sommes tous les deux comme une paire d'amis.

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

De ma p'tit' chienne Bébelle,
De mon grand chien Fidéle,
Il sait d'jà les noms
Et prénoms.
Il laisse là sa maîtresse,
Quand il sait que j' l'attends en bas...
C'est ça d' la politesse
Ou je n' m'y connais pas.

JULIENNE.

Eh ben! mam'selle dit qu' c'est un homme sans éducation... un grossier.

FARGEAU.

Oui... parce qu'il veut l'épouser.

JULIENNE.

C'est pourtant pas une grossièreté, ça...

FARGEAU.

Sans doute... mais mademoiselle Virginie est si mignonne. Elevée au couvent par la sœur Monique, c'te bonne religieuse, qui ne l'a jamais quittée, elle a les goûts et les habitudes d'une grande dame, la toilette et les airs d'une demoiselle de Paris... tandis que M Norbert est tout sans façons... il ne peut pas rester une demi-heure enfermé dans un salon.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Dès le matin il se met en campagne,
L' fusil sur l' dos, court comme un dératé :
Puis quand vient l' soir, et qu' l'appétit le gagne,
Il rent' chez lui tout mouillé, tout crotté.
Qu'est-c' que vous dites d'un pareil caractère,
D'un homme enfin qui n'est jamais chez lui?
Pour amoureux l' prendriez-vous, ma chère?

JULIENNE.

Non vraiment, je le r'tiendrais pour mari,
Je le r'tiendrais pour en fair' mon mari.

FARGEAU.

Eh ben! j'ai peur que lui et mam'selle ça ne fasse un drôle de mariage.

JULIENNE.

Drôle ou non, n'y a pas à barguigner... C'était une affaire convenue avec monsieur du vivant du père du jeune homme.

Et quand c' garçon serait un peu rustique... c'est pas moins un bel homme... Sœur Monique trouve qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à je n' sais plus quel saint du calendrier... et puis un fils de bonne maison... sa mère est comtesse... et s'il n'en sait pas davantage, c'est que madame sa mère n'a pas voulu le faire élever dans un collége... elle l'a gardé avec elle à la campagne... ce jeune homme s'est formé tout seul dans une basse-cour.

FARGEAU.

Je comprends bien que c'est un élève de la nature comme mon chien Fidèle qui chasse de race... Mais alors il ne veut peut-être épouser qu'une personne naturelle comme lui... Je crois, moi, qu'il attend le retour de M. le comte pour lui dire...

JULIENNE.

Qu'il ne veut pas épouser sa fille?.. Ah ben!.. M. le comte qu'est si fier... quelle colère!.. v'là un affront qu'il ne pardonnerait jamais. Mais c'est M. Norbert que j'entends...

SCENE II.

FARGEAU, JULIENNE, NORBERT.

NORBERT, *entrant en chantant.*

Air : *Tonton, tonton.*

Suivant le plaisir qui m'entraîne,
Joyeux chasseur et franc luron,
Tonton tonton tontaine tonton,
J'aime à courir le lièvre en plaine,
J'aime à déboucher un flacon.
Tonton tontaine tonton.

Pour soupirer auprès des belles,
A quoi sert de changer de ton?
Tonton tonton tontaine tonton.
Naigue des romances nouvelles,
Moi, je sais pour toute chanson :
Tonton tontaine tonton.

Bonjour, Julienne... voilà un bonnet qui te va bien.

JULIENNE.

C'est un cadeau de Fargeau.

NORBERT.

Vrai?.. il a du goût, Fargeau... je veux aussi te faire un cadeau, moi.

JULIENNE.

C'est pas de refus, M. Norbert... quand on doit bientôt se marier.

NORBERT.

Tu vas te marier?.. je te donnerai ton habit de noces... embrasse-moi.

JULIENNE, *tendant la joue.*

Bien honnête, M. Norbert.

FARGEAU, *à part, en regardant avec satisfaction.*

C'est vrai qu'il est poli, c' jeune homme.

NORBERT, *bas à Julienne.*

Où diable est ta chambre?

JULIENNE, *riant.*

Quelque part dans les environs... demandez à Fargeau...

(Elle se sauve.)

SCÈNE III.

NORBERT, FARGEAU.

NORBERT, *la suivant.*

Comment!

FARGEAU.

Elle parle de moi?.. qu'est-ce qu'elle dit de moi?

NORBERT, *se reprenant.*

Elle veut que je te demande... tu la connais donc?

FARGEAU.

Est-ce que je suis pas de la maison?

NORBERT.

Oui... mais je veux dire... vous êtes bons amis?..

FARGEAU.

Nous devons nous marier ensemble.

NORBERT.

Vous marier! *(A part.)* Drôle de question que j'allais lui faire. *(Haut.)* Eh bien! et la chasse?.. à quand le renard?..

FARGEAU.

C'est là ce que Julienne vous disait de me demander?

NORBERT.

Oui.

FARGEAU.

Pas de nouvelles depuis trois jours. Bébelle et moi, nous avons beau flairer, quêter partout... je ne sens rien, Bébelle voit rien... Tenez, M. Norbert, vous qui connaissez l'esprit de la chose, vous n'ignorez pas que le renard est naturellement, et par lui-même, un animal astucieux et fuyard, plus curieux de rencontrer en son chemin la poule et ses petits qu'un bon chasseur et son chien... le fusil sous le bras. Mais suivez bien, je vous prie, mon raisonnement... Mon raisonnement, c'est celui de la bête.

NORBERT.

Je t'écoute.

FARGEAU.

La bête est dans son trou, ou elle n'y est pas : voilà mon opinion. Si elle y est et qu'elle s'y trouve bien, c'est peut-être pour ça qu'elle y reste. Il est probable alors qu'elle se dit à elle-même : Je suis là, dans mon trou, que Fargeau (car elle me connaît bien, la maligne bête!) dans mon trou que Fargeau ne sait pas encore où il est; donc, ce que j'ai de mieux à faire, c'est d'attendre... et la bête attend. Si au contraire la bête n'est pas dans son trou...

NORBERT, *l'interrompant.*

C'est qu'elle attend dehors au lieu d'attendre dedans... Mais toi, qu'est-ce que tu fais ici?

FARGEAU.

J'attends...

NORBERT.

Comme la bête... et qui attends-tu?

FARGEAU.

Mademoiselle Virginie.

NORBERT.

Elle va venir?.. je me sauve.

(Fausse sortie.)

FARGEAU.

Vous vous sauvez... devant votre épouseuse!

NORBERT, *revenant.*

Époux?.. oh! nous ne le sommes pas encore... ça n'est pas là ce qu'il me faut... Elle me fait l'effet de ces petites pimbêches de Paris qui ont passé l'été dernier dans notre voisinage... Je n'aime pas toutes ces péronelles-là, moi.

FARGEAU.

Vous laissez ça aux muscadins, n'est-ce pas?.. à M. Léon, par exemple...

NORBERT.

Qu'est-ce que c'est que M. Léon?

FARGEAU.

Le neveu du préfet... qui ne vient au château que pour mademoiselle... et il y vient souvent... un petit jeune homme frisé, musqué, ciré, qui sait mettre sa cravate et chanter des romances.

NORBERT.

Ah!.. elle a un jeune homme qui lui chante des romances; il dit le premier couplet, n'est-ce pas?.. elle répond par le second... et puis ils chantent le troisième ensemble... oh que c'est ça!

FARGEAU.

Oui... ils s'estasent sur des balivernes où ni vous ni moi nous ne comprendrions goutte... enfin ils sont heureux.

NORBERT.

Vraiment?.. ça n'est pas cher... et c'est tout?..

FARGEAU.

Oh!.. le petit bonhomme n'haïrait pas de prendre votre place... c'est-à-dire votre femme...

NORBERT, *vivement.*

Je la lui cède.

FARGEAU.

Mais il n'a pas de fortune... et là-dessus M. le comte n'entend pas raison... Le petit parlait d'avoir un bon emploi... alors, je ne dis pas... mais ça ne veut pas venir... Et c'est peut-être aussi heureux pour lui, parce que j' crois que l' mariage ne lui vaudrait rien...

NORBERT.

Pourquoi ça?

FARGEAU.

Ah! parce qu'il est d'une santé faible... il a une gastrique, qu'ils appellent; et le docteur... dit comme ça que quand on a une gastrique, une femme c'est un Père Lachaise... C'est pas comme vous... quelle santé!.. oh! vous ferez un fameux mari.

NORBERT.

A la bonne heure... Mais ce petit chanteur de romances... il paraît que malgré sa gastrite...

FARGEAU.

Ah bah!.. toutes ces demoiselles de bonne maison ont toujours un petit jeune homme, avec qui elles chantent en attendant qu'elles se marient... ça ne signifie rien.

NORBERT.

Mais ce qui signifie beaucoup c'est que je n'aime pas celle qu'on me propose : elle est jolie, bien tournée, d'accord... mais son genre, ses manières... Hein?.. j'entends parler... c'est elle!.. Ah! mon Dieu... viens vîte... sauvons-nous.

FARGEAU.

Elle m'a dit de l'attendre ici.

NORBERT.

En ce cas, je me sauve tout seul. Reçois-la pour moi... je vais chasser pour toi...

FARGEAU.

Et si elle vous demande...

NORBERT.

Dis ce que tu voudras... que j'aie le temps seulement de prendre ma carnassière et mon fusil.

Air *du Siége de Corinthe.*

Amuse-la pour que je sorte,
Cache-lui que je vais partir;

Puisqu'elle entre par une porte,
Moi, par l'autre, je dois sortir.

FARGEAU.

Je vas, monsieur, chercher quelqu' bonne excuse,
Mais j'ai bien peur de rester coi;
Et pour trouver quelque chos' qui l'amuse...

NORBERT.

Ne t'avis' pas de lui pas de lui parler de moi.

ENSEMBLE

FARGEAU.

De l'amuser j' vas faire en sorte,
Et j' cach'rai qu' vous v'nez d' partir...
Puisqu'elle entre par une porte,
Par l'autre vous devez sortir.

NORBERT.

Amuse-la pour que je sorte,
Cache-lui que je vais partir;
Puisqu'elle entre par une porte,
Moi, par l'autre, je dois sortir.

(Norbert sort.)

SCENE IV.

VIRGINIE, Sœur MONIQUE, FARGEAU.

VIRGINIE, *au fond.*

Je vous répète, sœur Monique, qu'une pareille situation est insupportable!..

SŒUR MONIQUE.

Eh bien!.. eh bien!.. qu'est-ce que c'est?.. on ne sera donc jamais raisonnable?.. on se désolera donc toujours?.. Je ne veux pas de cela; je veux qu'on ait du courage... Pourquoi n'avez-vous pas dormi cette nuit?.. Pourquoi ne voulez-vous pas déjeûner? ne devriez-vous pas chercher à prendre des forces, au contraire?.. Quand je me vois au moment d'avoir du chagrin, je fais mon café un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ou bien je bois un petit coup de quelque chose de bon; on chante un cantique par là-dessus, et il n'est plus question de rien.

VIRGINIE.

Que je suis malheureuse!

SŒUR MONIQUE.

Vous êtes malheureuse, dites-vous?.. et les autres.. que diront-ils... si vous vous plaignez?.. Vous êtes certaine d'être toujours bien nourrie, bien chauffée, bien logée, des draps blancs quand vous voulez... Que vous manque-t-il pour être heureuse?..

VIRGINIE.

Ma sœur, vous ne pouvez comprendre ce que j'éprouve... votre cœur est exempt d'inquiétudes...

SOEUR MONIQUE.

Chacun a sa croix, ma chère demoiselle... J'ai mes chagrins comme vous avez les vôtres... mais on se fait une raison...

VIRGINIE.

Je vous dis qu'il faut en finir... Ce M. Norbert s'expliquera... aujourd'hui même... tout-à-l'heure... je veux le voir... (*Apercevant Fargeau.*) Ah! c'est vous, Fargeau... Où est M. Norbert... je veux le voir...

FARGEAU, *embarrassé.*

Mademoiselle... je... j'attends les lettres pour M. le comte.

VIRGINIE.

Je vous demande où est M. Norbert... trouvez-le... priez-le de venir... je désire causer avec lui.

FARGEAU.

J'y vais. mademoiselle. (*A part.*) Pauvre garçon!.. pourvu qu'il soit parti pour la chasse!

(Il sort.)

SCÈNE V.

Sœur MONIQUE, VIRGINIE.

SOEUR MONIQUE.

Et qu'allez-vous lui dire, s'il vous plaît?

VIRGINIE.

Le sais-je moi-même?

SOEUR MONIQUE.

Mais enfin l'aimez-vous ou ne l'aimez-vous pas?..

VIRGINIE.

Pouvez-vous me faire une semblable question?.. L'aimer! un homme sans éducation... sans manières... qui, depuis quatre jours qu'il est ici, ne m'a pas adressé quatre paroles; qui est venu pour m'épouser... et qui s'en retournera peut-être sans avoir vu mon visage!.. En vérité, sœur Monique, je ne sais où vous avez la tête... Vouloir que j'aime un pareil homme!

SOEUR MONIQUE.

Et pourquoi pas? . je le trouve fort beau, moi... Il me rappelle la seule tête d'homme qui aurait pu me faire connaître l'amour...

VIRGINIE.

A la bonne heure... mais l'objet de votre passion n'avait peut-être pas les mêmes défauts de caractère.

SOEUR MONIQUE.

Des défauts?. non.,. c'était un superbe portrait de saint

Charles Borromée, placé à gauche en entrant dans la chapelle du couvent des Ursulines. M. Norbert lui ressemble comme deux gouttes d'eau... au physique; pourquoi ne lui ressemblerait-il pas au moral?

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Saint Charles Borromée avait,
Si nous en croyons la légende,
Tout c' qu'il pour être parfait,
La figur' belle et l'âme grande.
Monsieur Norbert, assurément,
De saint Charle' a l'air tout céleste;
Front dégagé, souris charmant,
Ses cheveux noirs, son r'gard aimant;
Il doit avoir aussi le reste.

Mais peut-être vous auriez plutôt de l'inclination pour M. Léon?

VIRGINIE.

Je ne dis pas cela.

SOEUR MONIQUE.

Et vous faites bien... Ces choses-là ne se disent jamais... Mais M. Léon est si bien élevé, si doux, si prévenant... c'est dommage qu'il soit d'une si faible santé... tandis que M. Norbert...

VIRGINIE.

Vous revenez encore à M. Norbert?..

SOEUR MONIQUE.

Dame!.. écoutez donc, mademoiselle, vous ne lui ôterez pas son mérite personnel. Outre sa ressemblance avec... il a des qualités essentielles... Savez-vous que son père lui a laissé un beau château et trente bonnes mille livres de rente?..

VIRGINIE.

N'importe... ce n'est pas l'homme qu'il me faut.

Air *du Dieu des Bonnes gens.*

Ma sœur, hélas! je suis bien malheureuse!
Ce mari-là ne peut me convenir;
Si j'acceptais cette union affreuse,
Je devrais craindre un bien triste avenir.

SOEUR MONIQUE.

J'entends se plaindre ainsi tout's ces d'moiselles
De c' qu'elles n'ont pas un mari de leur goût...
Pour s' consoler, ell's d'vraient songer à celles
Qui n'en ont pas du tout.

VIRGINIE.

On vient... c'est M. Norbert sans doute...

SOEUR MONIQUE

Non... c'est M. Léon.

VIRGINIE.

Si matin!.. par quel hasard?

SCENE VI.

VIRGINIE, SŒUR MONIQUE, LÉON.

LÉON.

Mademoiselle... je vous apporte ce nouveau nocturne à deux voix... j'ai copié moi-même les deux parties.

VIRGINIE.

Je vous remercie, M. Léon.

LÉON, *à la sœur, en lui offrant une boîte.*

Ma sœur, voici vos pastilles... je ne vous ai pas oubliée.

SŒUR MONIQUE.

Que de bonté!..(*Elle prend une pastille.*) Oh! le joli manger!

VIRGINIE.

Mais pourquoi vous déranger si matin?.. Vous êtes donc parti de la ville de bien bonne heure?..

LÉON.

Oui, mademoiselle, mon oncle le préfet a reçu hier d'excellentes nouvelles de Paris... Je dis excellentes... pour moi; mon avenir est désormais assuré; jugez de mon bonheur!..

VIRGINIE.

Vous avez obtenu l'emploi que vous sollicitiez?

LÉON.

Mieux que cela!.. J'ai à choisir entre deux... Conseiller de préfecture, et rester ici .. ou bien partir pour le Portugal, avec l'ambassadeur, en qualité de secrétaire...

VIRGINIE.

Et vous avez choisi?..

LÉON.

Rien encore.

SŒUR MONIQUE.

Secrétaire d'ambassade!.. c'est bien joli!

LÉON, *d'un air dolent.*

D'autant plus que pour ma santé, on me conseille de voyager. Mais partir... c'est bien triste... Conseiller de préfectuse... on devient très-facilement sous-préfet... et puis préfet... c'est une très-belle perspective!..

SŒUR MONIQUE.

Et vous ne seriez pas obligé de nous quitter.

LÉON.

C'est là surtout ce qui me rendrait bien heureux!

SŒUR MONIQUE.

Oui, cher monsieur... mais si nous sommes forcées de partir avec M. Norbert...

VIRGINIE.

Partir avec M. Norbert!.. Pensez-vous à ce que vous dites?

SOEUR MONIQUE

Il faut tout prévoir, ma chère demoiselle... ce jeune homme ne vous convient pas aujourd'hui... il peut vous plaire demain... et puis c'est un mariage sur lequel monsieur votre père a compté; d'un jour à l'autre il peut se conclure... et alors il faudra bien nous résigner à aller habiter le château de M. Norbert... Moi, d'abord, il serait au bout du monde.. dans un désert, que j'y suivrais ma chère Virginie... Mais il paraît qu'il est très-agréablement situé... dans un très-beau département... en Touraine... Nous mangerons de bons pruneaux... ça me fait beaucoup de bien, les pruneaux.

VIRGINIE.

Je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites, mais vous me feriez croire que vous avez perdu l'esprit.

SOEUR MONIQUE.

J'ai perdu l'esprit!..Vous êtes aujourd'hui d'un maussade!

VIRGINIE.

C'est qu'en vérité, madame...

SOEUR MONIQUE.

Madame!.. Vous m'appelez madame!.. vous avez quelque chose sur le cœur.

LÉON, *à Virginie.*

Vous a-t-il parlé?

VIRGINIE.

Qui?

LÉON.

Lui.

VIRGINIE.

M. Norbert?

LÉON.

Il m'est impossible de prononcer son nom!..

VIRGINIE.

Je l'attends.

LÉON.

Vous l'attendez!.. (*Soupirant.*) Ah dieux!..

VIRGINIE.

Je veux savoir quelles sont ses intentions...

LÉON.

Peut-il avoir d'autre désir que celui de vous plaire?..

VIRGINIE.

Vous croyez?..

LÉON.

Hélas!..

SOEUR MONIQUE.

Comme c'est touchant!..

VIRGINIE.

Qu'avez-vous, M. Léon?..

LÉON.

Ah! mademoiselle... si je ne craignais de vous compromettre...

VIRGINIE.

Eh bien...

LÉON.

Mais non... j'aime mieux souffrir! .

SOEUR MONIQUE.

Quelle tendresse!.. quelle noblesse!.. quelle délicatesse!..

LÉON, *sentimentalement.*

Seulement j'espère ne pas souffrir long-tems.

VIRGINIE.

Que voulez-vous dire?

LÉON.

Air *de Paris et le village.*

Du ciel j'ai reçu par malheur
Un cœur, hélas! tendre et facile;
Et j'ai, pour surcroît de douleur!
Un estomac faible et débile.
Digestions et battemens de cœur,
Tout me dit : ta vie est proscrite!
(*Une main sur le cœur, l'autre sur l'estomac.*)
Je le sens là, je mourrai, dans ma fleur,
D'amour, ou bien de ma gastrite!

VIRGINIE.

Allons, M. Léon, chassez ces idées noires; vous restez avec nous, n'est-ce pas?

LÉON.

Jusqu'à ce soir... puisque vous le permettez, et ce soir, je dois faire connaître à mon oncle laquelle des deux places je choisis.

VIRGINIE.

Et vous êtes décidé?..

LÉON.

Pas encore... quand ce monsieur aura parlé.

VIRGINIE.

Il va venir... attendez-moi près du canal... je vous reverrai en allant faire un tour de promenade sur l'eau.

LÉON.

Je vous attends avec impatience.

(Il va pour sortir; Norbert paraît au fond.)

NORBERT, *à Léon.*

Vous sortez, monsieur?.. je ne vous renvoie pas au moins.

VIRGINIE.

C'est moi, monsieur, qui tiens à vous parler.

NORBERT.

Si vous voulez garder monsieur... moi j'irai chasser... nous serons tous contents.

VIRGINIE, *piquée.*

Monsieur... il faut absolument que je vous parlé...

NORBERT.

S'il le faut absolument... (*A part.*) Pas moyen d'éviter l'entrevue.

(Léon sort.)

SCENE VII.

NORBERT, VIRGINIE, Soeur MONIQUE.

SOEUR MONIQUE, *à part.*

C'est étonnant... je ne peux pas le regarder sans que ça me fasse un effet... je crois voir mon grand portrait marcher.

VIRGINIE, *à part.*

Comment provoquer une explication?

NORBERT, *à part.*

Que va-t-elle me dire?

VIRGINIE, *après une pause.*

Monsieur...

NORBERT.

Mademoiselle...

VIRGINIE, *après une pause.*

Monsieur, voilà quatre jours que vous êtes arrivé chez mon père.

NORBERT.

Quatre jours... seulement?.. vous êtes sûre?..

VIRGINIE, *piquée, son dépit va toujours croissant.*

Le tems vous paraît long... sans doute parce que vous me voyez.

NORBERT.

Je ne dis pas cela.

VIRGINIE.

Mais vous le pensez... et vous avez tort... car c'est la première fois que nous nous trouvons ensemble; pourtant vous êtes venu ici pour m'épouser.

NORBERT.

Tout le monde le dit.

VIRGINIE.

Mais vous ne me paraissez pas être de l'avis de tout le monde.

NORBERT.

Mademoiselle...

VIRGINIE.

Oh! ne vous gênez pas... moi je pense aussi que nous ne nous convenons pas beaucoup.

NORBERT.

Je dirai même que nous ne nous convenons pas du tout.

VIRGINIE, *à part.*

Quel ton! *(Haut.)* monsieur... puisque nous sommes si bien d'accord... il faudrait en finir.

NORBERT.

C'est mon avis... et j'attends le retour de monsieur votre père...

VIRGINIE.

Pour lui dire que ce mariage ne peut se faire?..

NORBERT.

Précisement.

VIRGINIE, *vivement.*

Mon père peut tarder quelques jours encore... au lieu de l'attendre, si vous lui écriviez?..

NORBEBT.

Vous croyez que ce serait aussi un bon moyen?..

VIRGINIE.

Un moyen bien plus sûr... car vous pouvez compter que mon père ne pensera jamais à renouer un mariage rompu aussi cavalièrement.

NORBERT.

Puisque c'est une manière infaillible d'assurer notre bonheur à tous deux... va pour la lettre... je l'écrirai ce soir...

VIRGINIE, *lui montrant la table et tout ce qu'il faut pour écrire, avec une colère mal déguisée.*

Tout de suite, monsieur... elle partira de même. Sœur Monique, chargez-vous de faire porter cette lettre par Fargeau.

NORBERT.

Allons... tout de suite si vous voulez... *(Il s'assied à la table et se met à écrire.)* Au fait ça vaut mieux ce sera une affaire bâclée.

VIRGINIE, *à part.*

Et voilà l'homme qu'on voulait me faire épouser! *(Haut.)*

Air *de la petite Coquette.*

Monsieur, tout est fini,
J'aime mieux ici
Rester demoiselle.

NORBERT.

J'étais heureux sans elle;
Pas de vains regrets!
Je l' s'rai d' même après.

VIRGINIE.

Vous ne sauriez me plaire,
Moi, pour vous je suis sans appas.

NORBERT.

J'écris à votre père
Que sa fill' ne me convient pas.

ENSEMBLE.

VIRGINIE.

Monsieur, tout est fini,
J'aime mieux, ici,
Rester demoiselle.
Cherchez une autre belle
Plus riche en attraits,
Et pas de regrets.

NORBERT.

Pour nous tout est fini.
Il vaut mieux, ici,
Rester demoiselle.
J'étais heureux sans elle;
Pas de vains regrets!
Je l's'rai d' même après.

SOEUR MONIQUE.

Allons, tout est fini,
Il vaut mieux, ici,
Rester demoiselle.
Qu'il cherche une autre belle
Plus riche en attraits,
Et pas de regrets.

(Virginie rentre dans sa chambre.)

SCENE VIII.

NORBERT, SŒUR MONIQUE,

NORBERT.

Tenez, ma sœur, écoutez ce que j'écris au papa : voilà qui est fait. (*Il relit.*) Je suis chez vous depuis quatre jours : c'est ma mère qui m'a envoyé; parce que, dit-elle, feu mon père a pris avec vous l'engagement que j'épouserais mademoiselle votre fille. Mais mon avis à moi, c'est qu'on n'est obligé de tenir que les engagemens qu'on a pris soi-même : et comme je crains que mademoiselle Virginie ne soit pas heureuse avec moi, je ne crois pas aller contre la volonté de mon père en refusant sa main.

Votre serviteur, NORBERT.

(*A sœur Monique, en pliant la lettre.*) C'est une manière honnête et détournée de lui faire comprendre... C'est égal... ça me coûte de ne pas parler... là... franchement.

SOEUR MONIQUE.

Mais... je ne vois pas trop ce que vous pourriez dire de plus...

NORBERT.

Ah bah ! laissez donc... si c'était pas au père que j'écris... j'aurais un fier chapelet à défiler...

SOEUR MONIQUE.

Notre chère Virginie vous déplaît donc beaucoup ?

NORBERT.

C'est vrai qu'elle ne me plaît pas.

SOEUR MONIQUE.

Pourquoi ?.. Vous ne la trouvez pas jolie ?..

NORBERT.

Jolie ?.. si ; mais ce n'est pas comme ça que je me l'étais imaginée... Je me figurais mademoiselle Virginie comme une bonne grosse fille qui allait me rire du premier moment qu'elle m'aurait vu... avec laquelle j'aurais été tout de suite à mon aise... et ça n'est pas ça du tout. Au reste, c'est tout simple... et je suis sûr que de son côté elle me trouve bien désagréable.

SOEUR MONIQUE.

Pourquoi donc ça ?.. un beau garçon...

NORBERT.

Oh ! ne cherchez pas à me dorer la pilule... je me connais : je ne suis pas ce qu'il lui faut ; je n'ai pas le ramage de son monsieur Léon.

SOEUR MONIQUE.

Vous croyez que M. Léon ?..

NORBERT.

M. Léon... ou un autre... je ne sais pas moi... mais ce sera toujours un oiseau de cette espèce-là, qu'elle voudra avoir. (*Donnant la lettre à Sœur Monique.*) Quoiqu'il en soit, voilà qui arrangera les affaires... que le papa Monval ait ma lettre aujourd'hui...

SCENE IX.

LES MÊMES, FARGEAU.

FARGEAU.

Ma Sœur, je vas partir... vous n'avez rien oublié ?..

SOEUR MONIQUE.

J'allais vous appeler... tenez... cette lettre encore pour M. le comte.

FARGEAU.

Dans une heure, il l'aura lue.

(Il va pour sortir.)

NORBERT, *à Fargeau.*

Va devant... je te rejoins... nous ferons route ensemble jusqu'à la sortie du bois.

FARGEAU, *regardant par la fenêtre du fond, et riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah!.. la bonne farce! . M. Léon qui veut conduire le bateau... ah! ah! ah! le fameux marin d'eau douce... il va tout de travers... bon! v'là l' bateau qui chavire... paf... le v'là dedans!..

SOEUR MONIQUE.

Dedans?.. M. Léon?. mais il ne sais pas nager!..

FARGEAU, *riant aux éclats.*

C'est vrai au moins qu'il ne sait pas nager.. eh! eh! eh!.. comme il se débat! ah! ah! ah!..

NORBERT.

Comment! il se débat... c'est donc profond?..

FARGEAU, *riant plus fort.*

Dix pieds d'eau... oh! oh! oh!..

NORBERT, *lui donnant un coup de poing qui le renverse dans un fauteuil.*

Animal... ça te fait rire?.. mais il va se noyer!.. je cours... mais non... d'ici ce sera plus vite fait.

(Il se débarasse de sa carnassière; il monte sur la fenêtre et saute; Virginie entre au même instant.)

SCÈNE X.

SŒUR MONIQUE, FARGEAU, VIRGINIE.

VIRGINIE, *paraît à la porte de sa chambre.*

Qu'y a-t-il?.. (*Appercevant Norbert qui s'élance par la fenêtre.*) Ah!.. il va se tuer!..

(Tous courent à la fenêtre.)

SOEUR MONIQUE.

Sainte Vierge!..

FARGEAU, *allant à la fenêtre.*

Ah! ben... il saute de haut!.. un premier!..

VIRGINIE.

Quel courage!..

FARGEAU.

Bon!.. habit bas... et v'lan à l'eau!..

SOEUR MONIQUE.

Arrivera-t-il à temps?

FARGEAU.

Oh qu'oui!.. nage-t-il d'une vitesse!.. quel homme!.. c'est un vrai chien de mer!.. tenez... il empoigne M. Léon... il l' ramène...

Air de Marianne.

C' monsieur Norbert, il sait tout faire,
Il va sur terre, il va sur l'eau.
Il est plus malin qu'un' vipère,
Il est plus robuss' qu'un taureau.
Il court plus fort
Qu'un cerf dix-cor;
Il monte à cheval encor mieux qu'un stentor.
C'est vrai qu'il chasse
Mieux qu'un chien d' race;
Et puis c' matin
V'là qu'il nag' mieux qu'un r'quin.
Je n' connais personn' qui lui r'ssemble,
C'est un phénisque, comme on dit:
A lui seul il a plus d'esprit
Que tout's les bêt's ensemble.

Là... tous deux ont touché le bord... c'est tout de même un bon enfant que M. Norbert... avec son coup de poing, il a beau dire qu'il n'aime pas les muscadins... il n'a pas bargui-gné de se jeter à l'eau pour M. Léon.

VIRGINIE.

Du moins il a bon cœur.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, JULIENNE.

JULIENNE.

Fargeau, Fargeau... allez donc aider M. Léon à gagner sa chambre... il se soutient à peine...

FARGEAU.

Ma fine... c'est qu'il a fait sa provision d'eau pour l'année... j'y vas... et je pars pour la ville, car le temps se passe.

(Il sort.)

VIRGINIE.

Ma Sœur, si nous allions préparer quelque chose de restaurant pour ces messieurs?..

SOEUR MONIQUE.

Je vais chercher du ratafiat de la Sœur Marie des sept-douleurs... M. Léon dit que ça lui fait grand bien à l'estomac.

VIRGINIE.

M. Norbert aussi doit avoir bien été saisi.

SOEUR MONIQUE.

Quel dommage, s'il allait être malade... un si bel homme!.. un vrai physique d'Archange!..

(Elle sortent.)

SCÈNE XII.

JULIENNE, *seule.*

Je crois ben que ça serait dommage!.. lui qui m'a promis mon habillement de noce... à propos de ça... il ne doit pas y être à la noce... dans ses habits tout mouillés... un bain froid... au mois d'octobre!.. il y a de quoi donner la fièvre!.. et personne ne pense à bassiner son lit. J'y vais moi.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE XIII.

JULIENNE, NORBERT.

NORBERT, *l'arrêtant.*

Où donc vas-tu?

JULIENNE.

Bassiner votre lit.

NORBERT.

Es-tu folle?

JULIENNE.

Mais vous devez être tout trempé.

NORBERT.

Bah! laisse donc... j'ai mis seulement une redingotte... le reste est déjà sec... et pour me réchauffer... je vais t'embrasser.

JULIENNE, *se sauvant.*

Ah ben oui!.. mais vous m'embrassez trop souvent.

NORBERT.

Je te préviens que si tu te sauves, je t'atrapperai... et je t'embrasserai deux fois au lieu d'une.

JULIENNE.

C'est ça parce que vous courez plus fort que moi... ça m'est égal.

(Elle met un guéridon entre elle et lui; Norbert la poursuit, et se trouve en face de Virginie qui sort de sa chambre; Julienne se sauve.)

SCÈNE XIV.

VIRGINIE, NORBERT.

NORBERT, *l'apercevant.*

Ah! diable!..

VIRGINIE.

Que je ne vous dérange pas, monsieur... j'allais savoir comment vous vous portez?

NORBERT.

Très-bien, mademoiselle, très-bien.

VIRGINIE, *ironiquement.*

Je m'en aperçois... vous paraissez tout-à-fait de bonne humeur.

NORBERT.

Ah! c'est parce que je ris un peu avec cette petite... c'est vrai que je la trouve gentille... et puis j'aime les paysannes moi... parce qu'avec elles je ne suis pas embarrassé... une paysanne à qui on dit qu'elle est jolie, eh bien elle est contente; si j'allais dire la même chose à une demoiselle comme il faut... je serais bien reçu, je crois; et si je voulais l'embrasser donc!..

VIRGINIE.

Monsieur...

NORBERT.

Tenez... tenez... rien que d'y penser, ça vous fait prendre votre air sérieux... pardon, mademoiselle, je m'en vas en plaine... car vraiment je sens qu'auprès de vous je ne dis que des bêtises.

VIRGINIE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur que je ne vous retienne pas.

(Il salue gauchement et sort.)

SCÈNE XV.

VIRGINIE, *seule.*

Quelle insouciance! quelle brusquerie!.. et cependant il a de la franchise, il a bon cœur surtout... il l'a prouvé tout à l'heure... il est brave aussi; mais ne pas comprendre tout ce qu'il y a de choquant dans sa conduite!.. ah! décidément je ne pourrais jamais être la femme d'un homme sans éducation... j'ai bien fait de le prier d'écrire à mon père; Sœur Monique n'aura pas manqué de faire partir la lettre... tant mieux!.. Qui vient ici? ah! c'est ce pauvre M. Léon.

SCENE XVI.

VIRGINIE, LÉON, *en robe de chambre, un foulard sur la tête.*

VIRGINIE, *allant au devant de lui.*

Eh bien, monsieur, comment vous trouvez vous de votre accident?

LÉON, *d'une voix dolente.*

Mal, mademoiselle, très-mal... pardon de me présenter ainsi... mais je n'ose encore quitter la robe de chambre... cette maudite eau m'a saisi... c'est tout au plus si le ratifiat de Sœur Monique a suffi pour me réchauffer... bien certainement j'en aurai un gros rhume.

VIRGINIE.

M. Norbert a été plus heureux que vous... il n'y pense plus... il n'a même pas voulu changer.

LÉON.

Ah ! sans doute... c'est un coffre de fer... Je dois être bien pâle ?..

VIRGINIE.

Mais non... vous avez un teint superbe.

LÉON.

Vous trouvez ?.. c'est la fièvre. Je suis enroué, n'est-ce pas?

VIRGINIE.

Ça ne paraît pas du tout.

LÉON.

Si fait, je suis enroué... je ne veux pas chanter de huit jours... et puis me voilà décoîffé pour toute la journée... encore une fois, mademoiselle, veuillez m'excuser.

VIRGINIE.

Comment donc, monsieur. . un malade...

LÉON.

Non pas, mademoiselle, non pas... on a beau être malade... ça n'est pas une raison pour être défrisé... mais Deschamps, le valet de chambre est absent, je ne sais à qui confier ma tête... pensez-vous, mademoiselle, que votre femme de chambre pourrait remplacer Deschamps ?..

VIRGINIE

(*A part.*) Quelle fatuité! (*Haut.*) Monsieur, je ne sais... cependant Justine est très adroite...

LÉON.

Oh! permettez, mademoiselle, c'est beaucoup plus difficile que vous ne pensez... d'abord j'ai adopté une coîffure d'un genre... Ah ! dieux !..

VIRGINIE.

Qu'avez-vous, monsieur ?..

LÉON, *se laissant tomber dans un fauteuil.*

Ah !.. ma gastrite !..

VIRGINIE, *à part.*

La fièvre !.. sa coîffure !.. sa gastrite !.. ah ! qu'un homme du monde est ridicule !.. que d'affectations dans toutes ses manières !.. à y regarder de près, la rusticité de l'autre a plus de grâce... pourtant c'est celui-ci qu'on me proposera .. il a une place... et puis la lettre de ce matin !.. sachons si cette maudite lettre est partie.

(Elle sort.)

SCENE XVII.

LÉON, *puis* NORBERT.

LÉON, *seul.*

Eh bien... elle s'en va!.. elle paraît fâché... serais-ce contre moi?... oh non... tout-à-l'heure encore elle me témoignait un intérêt...

NORBERT, *entrant par le fond.*

Décidément... c'est ici que je dois avoir oublié ma carnassière. (*Apercevant Léon.*) Ah! c'est vous!.. eh bien... comment vous trouvez-vous de votre bain?.. sans moi, vous buviez un fameux coup.

LÉON.

Ne m'en parlez pas... j'en suis encore tout démoralisé.

NORBERT.

Vous devriez prendre quelque chose pour vous remettre.

LÉON.

J'ai pris deux cuillerées de ratafia... et je vais me mettre à la diète.

NORBERT.

La diète!.. du ratafia!.. prenez-moi deux ou trois bons verres de rhum... un bol de punch... je vous aiderai.

LÉON.

Du punch!.. oh! jamais!..

NORBERT.

Air du Vaudeville de l'Apothicaire.

Eh quoi! jamais vous ne buvez?

LÉON.

Le docteur m'en a fait défense.

NORBERT.

Pourtant quelquefois vous devez
Mettre en oubli son ordonnance.

LÉON.

Non.

NORBERT.

Je me fie à vos sermens;
Aujourd'hui, pourtant j'ai dû croire,
Mon cher, qu'il est cartains moments
Où vous vous permettez de boire.

C'est une plaisanterie que je fais; mais si vous refusez de boire avec moi, je vais croire que vous m'en voulez.

LÉON.

Moi!.. vous en vouloir!.. et pourquoi?

NORBERT.

Dam!.. peut-être parce que je suis arrivé il y a quatre jours, pour épouser votre amoureuse.

LÉON.

Mon amoureuse!..

NORBERT.

Mais soyez tranquille... ça n'est pas moi qui vous ferai du tort... épouser une femme que je n'aime pas.

LÉON, *vivement.*

Vous ne l'aimez pas ?..

NORBERT.

Non certainement; et je l'ai écrit ce matin à son père; Fargeau porte la lettre; je lui dis que sa fille n'est pas de mon goût, que je n'en veux pas pour ma femme, et que comme il n'a que celle-là à m'offrir, il peut compter que je ne serai jamais son gendre.

LÉON.

Vous l'avez pris sur ce ton-là!.. il ne vous le pardonnera jamais... et vous avez envoyé la lettre?..

NORBERT.

Elle peut-être arrivée maintenant; et j'en ai dit d'avance le contenu à la demoiselle.

LÉON, *enchanté.*

Vous lui avez dit que vous ne l'aimez pas!... vous êtes un bien aimable homme!

NORBERT.

Vous trouvez que je suis bien aimable? . eh bien! elle n'a pas l'air d'être de votre avis.

LÉON.

Comment!.. monsieur, vous lui avez dit... ah! si je vous croyais, je serais le plus heureux des hommes!

NORBERT.

Il ne faut que ça pour faire votre bonheur?.. eh bien! tenez... je suis bon enfant moi... j'avais bien envie de faire un coup de fusil, aujourd'hui... mais j'y renonce pour vous... mademoiselle Virginie ne peut tarder à venir ici... je l'ai aperçue tout-à-l'heure, à sa fenêtre; vous, entrez dans ce cabinet... vous allez m'entendre lui parler de manière à vous rendre heureux... mais... là... complètement.

LÉON.

Efforcez-vous d'être bien brusque.

NORBERT, *le poussant dans le cabinet.*

Il n'y a pas besoin d'efforts... c'est naturel.

(Léon entre dans le cabinet.)

SCENE XVIII.

NORBERT, VIRGINIE.

VIRGINIE, *sortant de sa chambre sans voir Norbert, à part.*

Impossible de rencontrer Sœur Monique, et de savoir si cette lettre... (*Apercevant Norbert.*) Ah ! je ne m'étais pas trompé... c'est bien lui qui tout-à-l'heure a traversé la cour. (*Haut, feignant la surprise.*) Ah ! pardon, monsieur... je croyais...

(Fausse sortie.)

NORBERT.

Je vous fais peur, mademoiselle ?..

VIRGINIE.

Peur ?.. quelle idée !.. non, mais je vous croyais à la chasse.

NORBERT, *avec malice.*

Vrai ? et moi qui tout-à-l'heure en montant l'escalier, me figurais que vous m'aviez vu de la fenêtre où vous étiez.

VIRGINIE, *avec embarras.*

Vous avez donc renoncé à cette partie de chasse ? je croyais qu'il s'agissait d'un renard ?.. je n'essaierai pas de vous retenir plus long-temps... j'aurais peur que le renard ne l'emportât.

NORBERT.

Vous voudriez bien me renvoyer n'est-ce pas ?.. eh bien ! ça n'est pas possible... si j'étais ici pour mon compte... je ne dis pas... mais il s'agit d'un autre, de M. Léon...

VIRGINIE.

De M. Léon ?..

NORBERT.

C'est un service qu'il m'a demandé, et quand il faut rendre service, je suis là... je brave tout...

VIRGINIE.

Même une conversation avec une demoiselle ?..

NORBERT, *avec bonhomie.*

Ah !.. si vous vous moquez de moi, je ne vas plus savoir ce que je dis d'abord... et j'en serai fâché pour ce pauvre M. Léon... il a eu confiance en moi ; si je dis des bêtises, tant pis pour lui !..

VIRGINIE.

Je vous écoute... et je vous promets de ne pas rire.

NORBERT.

Voilà ce que c'est : vous aimez M. Léon.

VIRGINIE.

Il paraît que je vais subir un interrogatoire en règle.

NORBERT.

Ce n'est pas une question, c'est un fait... Vous aimez M. Léon.

VIRGINIE.

Mais monsieur...

NORBERT.

Mon Dieu! il n'y a pas tant de façons à y faire; vous l'aimez; c'est tout simple et je ne vous en fais pas de reproches. Entre nous deux il n'y avait pas à balancer... il est taillé pour l'amour... jolie tournure... beau danseur... roucoulant la romance comme un rossignol, tandis que moi ..

VIRGINIE.

Vous ne chantez pas, vous, M. Norbert?

NORBERT.

Si fait... mais des chansons de table, des airs de chasse... J'ai même une assez bonne voix de poitrine... tonton tonton tontaine tonton... mais la romance, c'est un autre style.

VIRGINIE.

Vous n'avez peut-être jamais essayé?..

NORBERT.

Oh! pour ça non .. et je crois que je serais fièrement ridicule.

VIRGINIE.

Pourquoi donc?.. vous avez bien mauvaise opinion de vous... si je vous proposais d'essayer avec moi...

NORBERT.

Avec vous?..

VIRGINIE.

Au piano.

NORBERT.

Je ne pourrai jamais chanter au piano... si c'était au cor de chasse, je ne dis pas... ça me connaît.

VIRGINIE, *riant.*

Qui peut le plus peut le moins... et comme il est beaucoup plus difficile de chanter au cor de chasse qu'au piano... je suis sûre que vous vous en tirerez parfaitement. (*Elle s'assied au piano.*) Allons... est-ce que vous me refuserez?.. (*Avec un geste de coquetterie.*) Venez là près de moi... voici justement un air que vous connaissez peut-être... c'est la romance du *Beau Robert.*

(Elle fredonne.)

NORBERT.

Oh! oui... je vous ai déjà entendu chanter cet air, et je l'ai retenu tout de suite.

VIRGINIE.

Ah! vous écoutez quand on chante... c'est joli d'être curieux... on se défiera de vous.

(Pendant ce temps, Léon a entr'ouvert la porte du cabinet, et il écoute avec attention.)

LÉON, *à part.*

Est-ce que M. le paysan se moquerait de moi?. ou bien est-ce une mystification que Virginie lui prépare?.. Écoutons...

NORBERT.

Air *de Caleb.*

Robert disait dans sa folie :
« Jamais femme ne m'a charmé,
» Sans amour passera ma vie. »
Jamais Robert n'avait aimé.
« M'enchaîner serait impossible,
» Pour moi les femmes sont sans attraits :
» Je veux rester insensible,
» Je jure de n'aimer jamais! »

VIRGINIE, *continuant.*

Mais en voyant femme jolie
Dans l'âge heureux des amours,
Son serment, Robert l'oublie,
Et dit : Je veux aimer toujours.

ENSEMBLE.

Près de femme jolie
Sont fixés les amours;
Pour embellir la vie
Il faut aimer toujours.

VIRGINIE.

Vous voyez bien que ce n'est pas aussi difficile que vous le croyiez...

NORBERT, *faisant l'aimable.*

Avec un précepteur aussi joli, il y a plaisir à s instruire.

LÉON, *à part.*

Je crois que l'ours s'apprivoise.

VIRGINIE, *se levant.*

Comment donc! mais voilà de la galanterie... c'est que vous avez d'excellentes dispositions; et je suis sûre que, si vous vouliez faire encore un petit essai, vous pourriez tout comme un autre figurer dans un bal.

LÉON, *à part.*

Voudrait-elle le faire danser?.. ça deviendrait très-comique.

NORBERT.

Moi, figurer dans un bal?.. vous n'y pensez pas! je fais sauter les filles du village sur la pelouse du château, parce

que les filles du village... pourvu qu'elles sautent... en mesure ou non... le reste leur est bien égal; pour les faire danser il ne faut que des bons bras, et Dieu merci !.. Mais dans un salon, c'est une autre cérémonie... il faut se tenir la tête bien raide, l'air sérieux... je ne pourrais jamais m'amuser de cette manière-là... je n'ai pas l'habitude des enterremens.

VIRGINIE.

Cependant si je vous offrais de vous donner une leçon... si je vous disais que cela me ferait plaisir...

NORBERT.

(*A part.*) quelle douceur!.. je ne la reconnais plus. (*Haut et troublé.*) Certainement... pour vous faire plaisir... je danserais avec les plus laides filles du village... celles que nous appelons les banquettes de la pelouse... parce qu'elles ne bougent jamais.

VIRGINIE.

Eh bien donc ! vous allez valser avec moi.

NORBERT.

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Et ce pauvre M. Léon qui est là... qui attend... Ah bah ! pour un tour de valse... il n'en mourra pas.

VIRGINIE.

Je vous attends. Comment ! vous n'avez pas de gants ?

NORBERT, *balbutiant.*

Non, mademoiselle... on ne chasse jamais avec des gants; on n'aurait pas la main assez libre... mais à l'avenir...

VIRGINIE.

Je vous le passe pour aujourd'hui. Voyons... souvenez-vous bien de suivre tous mes mouvements... Laissez-vous conduire... seulement vous passez votre bras autour de ma taille... et puis regardez-moi bien.

Air *de la Valse de Robin des Bois.*

Une tournure gracieuse,
Et soignez bien votre maintien...
Ce bras doit porter la valseuse.

NORBRET.

J'ai le bras fort... ne craignez rien.

(Ils valsent.)

VIRGINIE.

Non, votre démarche est trop lente,
Vous ne saurez jamais valser...

NORBERT.

Je veux que vous soyez contente,
Et nous allons recommencer.

(Ils valsent.)

VIRGINIE.

C'est beaucoup mieux, je suis contente.

NORBERT.

J'ai bien fait de recommencer?

VIRGINIE.

Mais la leçon est suffisante,
Et vous pouvez vous reposer.

ENSEMBLE

VIRGINIE.

C'est beaucoup mieux, je suis contente,
Et vous devez vous reposer;
Cette leçon est suffisante,
Plus tard on peut recommencer.

NORBERT.

De moi si vous êtes contente,
Je ne veux pas me reposer;
La leçon n'est pas suffisante,
Et j'aime mieux recommencer.

VIRGINIE.

Recommencer?.. oh non... la leçon doit déjà vous avoir paru trop longue.

NORBERT, *avec feu.*

Ah! mademoiselle! près de vous, le tems s'écoule si rapidement... qu'il me serait doux d'y passer ma vie! Je ne sais quel trouble m'agite... mais les séductions de votre esprit, tant d'indulgence uni à tant de grâce!.. Ah! mademoiselle... (*Il tombe à ses pieds.*) Pardonnez-moi d'avoir pu méconnaître...

VIRGINIE, *très-froidement.*

Eh bien! eh bien! M. Norbert, comme vous prenez feu!.. et votre refus de ce matin... et votre lettre à mon père, et le peu de convenance qu'il y a entre nos deux caractères... vous avez donc tout oublié?.. la valse vous a un peu étourdi... le défaut d'habitude... Nous nous reverrons quand vous serez plus calme.

(Elle lui fait une profonde révérence et rentre dans sa chambre.)

SCENE XIX.

NORBERT, LÉON, *sortant du cabinet.*

LÉON, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! divin! délicieux! La sortie a été d'une majesté...

NORBERT.

Ah! monsieur, je vous avais oublié.

LÉON, *ricanant.*

Je m'en suis aperçu.

NORBERT.

Veuillez croire, monsieur, que...

LÉON.

Allons, allons, avouez-le franchement, quand vous m'avez mis là, en embuscade, pour me rendre témoin de la froideur, que dis-je? de la brusquerie avec laquelle vous alliez accueillir mademoiselle Virginie, vous vouliez rire à mes dépens, n'est-ce pas?

NORBERT.

Monsieur, je vous jure...

LÉON.

Pourquoi vous en défendre? vous avez voulu me mystifier, vous l'avez été à ma place... je ne vous en veux pas.

NORBERT, *perdant patience.*

Mais je vous dis, monsieur, que, quand je vous ai promis de parler en votre faveur à mademoiselle Virginie, j'étais de bonne foi, de très-bonne foi; et, sans cette brusque sortie, j'allais lui déclarer franchement que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre.

LÉON.

Mais il me semble que pour faire un pareil aveu, il était tout à fait inutile de chanter, de valser avec elle, et surtout de vous jeter à ses pieds.

NORBERT.

Eh! monsieur, la tête n'y était plus... ce n'était certainement pas pour vous que je voulais parler en ce moment.

LÉON.

Ah! Vous en convenez donc enfin!

NORBERT.

Certainement, j'en conviens... je ne suis pas, comme vous, habitué à toutes les séductions de ces demoiselles, et ma foi! j'ai été sur le point de faire une sottise... mais c'est bien fini! je renonce aux belles dames... à mademoiselle Virginie... oh! à mademoiselle Virginie surtout!.. Me mijoter pendant une grande demie heure... et puis après... ah! c'est affreux! . je ne la reverrai de ma vie... je pars et sur le champ.

LÉON.

Vous partez, mon ami?.. ah! vous avez bien raison!

NORBERT.

Mais je me vengerai!.. et d'abord, je vais lui écrire une lettre d'adieux... (*Il s'assied et se met à écrire.*)

LÉON.

Une lettre?.. c'est inutile; il vaut mieux la quitter sans rien dire.

NORBERT, *écrivant.*

Non, non... elle saura combien je suis indigné... furieux...

LÉON, *à part*

Laissons-le faire, l'important c'est qu'il s'en aille. (*Haut.*)

Mon ami, vous ne partirez pas seul... dans l'état où vous êtes... je veux vous accompagner. (*A part.*) Je ne serai tranquille que lorsqu'il sera bien loin. (*Haut.*) Je ne vous demande que le tems de passer un habit... je suis à vous dans une minute. (*Il sort.*)

NORBERT, *tout en écrivant.*

Allez, allez, je vous attends à la petite porte du parc.

SCÈNE XX.

NORBERT, *écrivant*, JULIENNE.

JULIENNE, *accourant.*

Ah! c'est vous, M. Norbert... eh ben! dites donc... je viens de chez mademoiselle Ribouteau... qui tient un magasin d'épiceries et de nouveautés... vous savez c'te belle boutique à l'entrée du village... où y a pour enseigne une corbeille de mariage et des paquets de chandelles : elle a beaucoup de goût, mademoiselle Ribouteau... J'ai été la consulter sur l'habillement de noces que vous m'avez promis... Elle dit comme ça...

NORBERT, *qui a continué d'écrire sans l'écouter.*

C'est fini... ah! c'est toi, Julienne... adieu, mon enfant... embrasse-moi; je pars.

JULIENNE.

Comment! vous partez?..

NORBERT.

Oui... tiens, tu remettras ce billet à ta maîtresse... Tu lui diras que... c'est abominable!.. que... embrasse-moi encore. Tu es une bonne fille, toi... Adieu.

(Il sort en courant.)

SCENE XXI.

JULIENNE, *puis* VIRGINIE.

JULIENNE, *à la fenêtre.*

Ah mon Dieu! le v'là parti!.. et mon habillement de noces aussi...

VIRGINIE.

(Elle est en cornette et en tablier.)

Allons... je me suis un peu moquée de ce pauvre M. Norbert, je lui devais une récompense. Puisqu'il aime tant les paysannes, ma métamorphose sera de son goût... (*apercevant Julienne qui pleurniche.*) Eh! ma pauvre Julienne, qu'as-tu donc?..

JULIENNE, *pleurant plus fort.*

Ah! mam'selle, quel malheur!

VIRGINIE.

Un malheur!

LÉON, *sortant de sa chambre en courant.*

Ah! mademoiselle... si vous saviez!.. il part... mais je ne le quitterai qu'après vous en avoir débarrassée définitivement. Soyez tranquille... je m'en charge.

(Il sort en courant.)

VIRGINIE.

Me débarrasser!.. et de qui?.. que veut-il dire?.. qui donc est parti?..

JULIENNE, *pleurant toujours.*

Air : *Faisons la paix.*

Il est parti; (*bis*)
A c' malheur-là pouvais-j' m'attendre,
Quand moi-même je l'avais choisi,
Et qu' ce soir j' devais l'aller prendre...
Il est parti; (*bis*)
Mon habill'ment d' noce est parti.

VIRGINIE.

Ton habillement de noce?

JULIENNE.

Il vient de monter à cheval avec M. Norbert.

VIRGINIE.

M. Norbert est parti!.. sans me voir!.. sans me dire un mot d'adieu.

JULIENNE.

C'est vrai que c'est vilain... pas un seul mot de vous... Seulement en me serrant la main... mais d'une force à me briser les os...tenez... j'en ai encore les doigts sans connaissance...

VIRGINIE, *avec intérêt.*

Qu'a-t-il dit?..

JULIENNE.

Rien... il m'a donné pour vous ce chiffon de papier...

VIRGINIE, *le lui prenant.*

Donne donc. (*Elle lit.*) « Mademoiselle, j'ai acquis la certitude que je ne pourrais être votre époux sans faire votre » malheur... Vous ne m'aimez pas; sans doute vous en aimez » un autre; soyez heureuse avec lui; je pars. » Partir si brusquement!..

JULIENNE.

Et sans dire un mot de mon habillement de noces!.. ah! mon Dieu! mon Dieu!..

(Elle s'approche, tout en pleurant, de la fenêtre.)

VIRGINIE, *à part.*

Il croit que j'en aime un autre... et il part!.. mais non... il ne le croit pas... il ne peut le croire... c'est un prétexte...

JULIENNE, *à la fenêtre.*

Tiens!.. v'là encore M. Léon... il court par ici comme un basque... oh ! il est tout en nage.

VIRGINIE, *à elle-même.*

M. Léon ! il lui aura persuadé tout ce qu'il aura voulu... que je l'aime peut-être... le fat ! il ne m'était qu'indifférent... maintenant... je ne sais ce que j'éprouve... On dit qu'une demoiselle placée entre deux jeunes gens peut ressentir de l'indifférence pour tous deux... mais que si elle vient à détester l'un, c'est signe qu'elle aime l'autre... si c'était vrai...

Air : *Je n'ai pas vu ce bosquet de lauriers.*

Non, ce matin je n'avais pas d'amour,
Car ce matin je n'avais pas de haine;
Mais, je l'avoue, il s'est fait en ce jour
Un changement que je comprends à peine.
Monsieur Norbert me plaît-il? je ne sais.
Voyez quel destin est le nôtre !
J'ignore encore s'il me plaira jamais,
Et si c'est lui que j'aime à présent... mais
Je sens que je déteste l'autre.

JULIENNE, *criant à la fenêtre.*

Eh ben!.. et mes habillemens de noces?.. et M. Norbert?..

LÉON, *en-dehors.*

Je ne puis le trouver... Voilà un quart-d'heure que je cours... je suis hors d'haleine...

JULIENNE.

Il vous attend peut-être à la grille... (*A Virginie.*) J'y cours, mademoiselle, et s'il y est encore... je le ramène... (*à la fenêtre.*) Attendez-moi... je vais vous y conduire...

(Elle sort.)

LÉON, *de même.*

C'est inutile... je le renverrai bien tout seul.

SCENE XXII.

NORBERT, VIRGINIE.

(Au moment où Julienne est sortie par la porte du fond, Norbert entre par celle de gauche.)

NORBERT, *entendant les dernières paroles de Léon.*

Va... cours... tu as le temps de chercher... il n'est pas fort le jeune homme... il ne m'a pas vu filer par le petit escalier. Il faut que je la revoie une dernière fois... dût-elle me mystifier encore. (*Apercevant Virginie en paysanne.*) C'est elle ! oh qu'elle est gentille comme ça !..

VIRGINIE, *assise à gauche, à part.*

Julienne se trompe si elle croit le trouver encore... il est

déjà bien loin... (*L'apercevant.*) Ah !.. il n'est pas parti. Il vient me faire des reproches. (*Haut.*) Vous ici, monsieur ?..

NORBERT.

Oui, mademoiselle... avant de partir...

VIRGINIE.

Vous voulez toujours partir ?.. c'est une plaisanterie...

NORBERT.

Oh ! mademoiselle, il ne faut jamais plaisanter avec les affaires de cœur.

VIRGINIE.

Que voulez-vous dire ?

NORBERT.

Tenez... Je n'y vas pas par quatre chemins, moi... Je vous avouerai franchement qu'hier... ce matin même encore, je vous voyais avec indifférence ; on m'aurait parlé de rester ou de m'en aller... de vous voir ou de ne pas vous voir... ça m'était bien égal ; maintenant...

VIRGINIE.

Eh bien, maintenant ?..

NORBERT.

C'est autre chose. Il ne serait pas indifférent pour moi de vous voir sept ou huit jours de suite... parce qu'alors...je sais bien que pour vous ça ne serait pas de même...

VIRGINIE.

Pourquoi pensez-vous cela ?

NORBERT.

Ah ! pourquoi... pourquoi... parce que cela est vrai... parce que vous avez été élevée comme une demoiselle du beau monde... instruite à ne vous laisser prendre que quand vous voudriez être prise... à ne vous enflammer que quand ça vous plaira.

VIRGINIE.

Ah ! mon dieu ! mais c'est là le manége d'une coquette... et je ne le suis pas.. Est-ce que vous avez cru, M. Norbert, que j'étais coquette ?..

NORBERT.

Ma foi, mademoiselle, j'ai peut-être pris pour de la coquetterie ce qui n'est au fond que du savoir-vivre, du bon ton... de même que vous avez pu prendre ma franchise pour de la grossièreté.

VIRGINIE.

Vous pourriez bien avoir raison... et je crois vraiment que nous sommes l'un et l'autre meilleurs que nous n'en avons l'air.

Oh! ça c'est bien sûr, Vous, surtout! vous me paraissiez d'abord toute pétrie de défauts, mais je vous connais mieux maintenant, et je parie qu'il ne serait pas difficile de vous corriger.

VIRGINIE.

Vous croyez?..

NORBERT.

Je m'en chargerais... mais pour cela il faudrait...

VIRGINIE.

Que faudrait-il, M. Norbert?

NORBERT.

Il faudrait que... Mais non, ça ne se peut pas.

VIRGINIE.

Pourquoi donc?.. je vous en prie, parlez...

NORBERT.

Oh! c'est une supposition que vous trouverez ridicule... ça vous fâchera...

VIRGINIE.

Mais non, je vous assure.

NORBERT.

Eh bien! il faudrait... que vous fussiez ma femme...

VIRGINIE.

Votre femme?.. après.

NORBERT.

Comment après!.. ça ne vous épouvante pas?

VIRGINIE.

Supposez que ça ne m'épouvante pas... Alors?

NORBERT.

Eh bien! alors je vous dirais : Ma chère femme, je désire que vous veniez passer les trois premiers mois de notre mariage dans mon château, seule avec moi... mais tout-à-fait seule.

VIRGINIE, *avec expression.*

Et si je consentais.

NORBERT.

Si vous consentiez?.. (*A part.*) Comme elle me dit cela?.. voudrait-elle encore se moquer de moi? (*Haut.*) Un instant! que je vous prévienne d'abord de la manière dont nous passerions le temps : ainsi moi, je ne resterai pas trois mois sans chasser; que feriez-vous alors?..

VIRGINIE.

Eh bien!.. je chasserais aussi.

NORBERT.

Vous chasseriez?.. vous qui ne pouvez seulement pas faire à pied le tour du parc...

VIRGINIE, *après un moment de réflexion.*

Je chasserais à cheval.

NORBERT.

Mais vous avez une peur horrible des chevaux.

VIRGINIE.

Si vous étiez mon mari, est-ce que vous ne pourriez pas me trouver un petit cheval bien doux?

NORBRET.

Si je le pourrais!.. oh! oui, mademoiselle, je vous dresserais moi-même un petit cheval... qui se mettrait à genoux devant vous, pour que vous puissiez le monter plus à l'aise; c'est la seule éducation que je puisse donner; mais il n'y manquerait rien, je vous en réponds... mais que dis-je?.. je crains de m'abuser... mademoiselle, est-ce bien vous qui me parlez ainsi?.. est-ce sérieusement ou voulez-vous encore rire à mes dépens?..

Air : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Ce matin, je vous écoutais;
Hélas! vous me trompiez, cruelle.

VIRGINIE.

Oui, j'en conviens, je vous trompais,
Mais alors j'étais demoiselle.
J' suis un' paysann' maintenant;
N' vous defiez plus de mon langage;
Vous d'vez me croire, en vous souv'nant
Qu'on ne trompe pas au village.

(*Norbert, transporté, lui baise la main. Entrent Léon et Julienne.*)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, LÉON, JULIENNE.

LÉON, *essoufflé.*

A merveille, monsieur... Il paraît que pendant que je cours après vous dans le parc, vous faites du chemin.

JULIENNE.

(*Accourant.*) Ah!.. enfin le revoilà!.. je savais bien qu'il n'était pas perdu... mon pauvre habit de noces...

VIRGINIE.

Vous paraissez hors d'haleine, M. Léon.

LÉON.

Il n'y a réellement pas de quoi... cinq tours de parc en moins d'une heure... deux lieues de marche au soleil... avec une santé comme la mienne.

NORBERT.

Désespéré de la peine, M. Léon!... je vous l'aurais certai-

nement épargnée, si j'avais su plutôt ce que je viens d'apprendre.

LÉON.

Et qu'avez-vous appris ?..

NORBERT.

Que mademoiselle et moi, nous nous convenons parfaitement, et que, selon toute apparence, sous peu de jours, nous serons mari et femme.

LÉON, *à Virginie.*

Comment, mademoiselle...

VIRGINIE, *avec une feinte résignation.*

C'est la volonté de mon père...

LÉON.

La volonté de votre père... et la lettre de ce matin ?..

VIRGINIE.

Quelle lettre !..

LÉON.

La lettre à M. de Monval... dans laquelle monsieur déclare que vous ne serez jamais sa femme...

NORBERT, *comme sortant d'un rêve.*

Ah ! mon dieu ! je l'avais oubliée.

VIRGINIE, *à Norbert.*

L'auriez-vous envoyée ?..

LÉON, *souriant.*

Certainement... par Fargeau.

VIRGINIE.

Est-il possible !

NORBERT.

Je l'ai remise à Sœur Monique.

VIRGINIE.

Peut-être Sœur Monique l'a-t-elle encore...

LÉON, *content.*

Ça n'est pas probable.

NORBERT.

Je ne sais.. mais je crois me souvenir qu'elle l'a remise à Fargeau.

VIRGINIE.

Tout est perdu... jamais mon père ne pardonnera... mais où est Sœur Monique?.. Julienne, va chercher Sœur Monique... (*Appelant.*) ma Sœur...... ma Sœur...

SCENE XXIV.

Les Mêmes, Sœur MONIQUE.

SŒUR MONIQUE.

Eh bien! qu'est-ce?.. encore du chagrin ..

VIRGINIE, *courant à elle.*

Ah! Sœur Monique, la lettre de ce matin... qu'en avez-vous fait?..

SŒUR MONIQUE.

La lettre de ce matin?..

NORBERT.

Oui... la lettre... que je vous ai remise pour M. de Monval... l'avez-vous encore?

SŒUR MONIQUE.

Ah! j'y suis... la lettre que vous avez écrite... là... oui... oui, je me souviens maintenant... je ne comprenais pas d'abord... mais...

(Elle porte la main à sa poche.)

VIRGINIE.

Vous l'avez gardée, ma bonne sœur Monique... vous ne l'avez pas donnée à Fargeau!..

SŒUR MONIQUE, *tirant de sa poche sa boîte de pastilles.*

A Fargeau... oui c'est cela... je l'ai donnée à Fargeau, en lui recommandant de la porter le plus promptement possible... J'ai bien fait n'est-ce pas?

VIRGINIE, *outrée.*

Vous n'avez pas le sens commun.

SŒUR MONIQUE.

Je n'ai pas?..

VIRGINIE.

Mon père doit être furieux... plus d'espoir!..

NORBERT.

Où diable! aussi vais-je m'aviser d'écrire!.. j'avais bien raison, étant petit, de ne rien vouloir apprendre... je n'aurais pas fait cette bêtise-là!

JULIENNE, *à la fenêtre.*

Mademoiselle... Fargeau est de retour... le voilà qui monte... il paraît bien pressé.

VIRGINIE.

Oh mon dieu! c'est la réponse de mon père... je tremble de la connaître.

LÉON, *ricanant.*

Au fait, monsieur le comte n'est pas commode quand on le fâche.

NORBERT.

Il m'écrit peut-être pour me mettre à la porte de chez lui.

SCENE DERNIERE.

LES MÊMES, FARGEAU.

VIRGINIE, *courant à lui.*

Eh bien ! Fargeau... quelle nouvelle ?

FARGEAU.

Oh ! une fameuse allez... pour vous surtout, M. Norbert.

NORBERT.

Tu ne l'as pas trouvé ?

FARGEAU.

Si fait que j'l'ai trouvé.

NORBERT.

Et tu lui as parlé ?..

FARGEAU.

Pas encore... mais nous allons lui dire deux mots...

VIRGINIE.

Comment !.. il est ici ?

FARGEAU.

Imaginez-vous qu'en traversant l' bois, v'là que j' l'ai rencontré dans l' petit ch'min couvert; il était, l' respect que j' vous dois, assis sur l' derrière, et il grignottais je n' sais pas trop quoi...

NORBERT.

Qu'est-ce que tu nous contes-là ?

FARGEAU.

Laissez-faire... malheureusement Bébelle a donné d' la voix; il a pris sa course... mais nous avions sa trace, et au bout de trois-quarts d'heure de poursuite, nous l'avons bloqué dans un faux-terrier, alors...

NORBERT.

Quel galimatias nous fais-tu de Bébelle et de faux-terrier ?.. mais la lettre, imbécile, la lettre que tu portais à M. de Monval...

FARGEAU.

Ah !.. votre lettre... mon dieu, monsieur, j' vous d'mande bien pardon, mais depuis c' matin j' guette le renard... et la lettre...

(Il la tire de sa poche.)

NORBERT.

Tu ne l'as pas portée ?.. ah ! mon bon Fargeau. . mon sauveur... embrasse-moi... grâce à toi, j'épouserai la femme que j'aime.

FARGEAU.

Vraiment? je voudrais bien en faire autant moi.

VIRGINIE.

Julienne, M. Norbert t'a promis un habillement de noce; moi je te promets une dot; et je t'offre Fargeau pour mari.

JULIENNE.

Je l' prendrai avec le reste.

FARGEAU, *allant vers elle.*

C'est ça, par dessus l' marché.

NORBERT.

Et dans huit jours, nous partons pour le château de ma mère; Sœur Monique, vous viendrez aussi avec nous?..

SŒUR MONIQUE.

En Touraine?.. l'on fait son salut partout... et nous mangerons des pruneaux...

VIRGINIE.

M. Léon, si vous restez ici, attaché à la préfecture...

LÉON.

Non, mademoiselle, je pars avec l'Ambassade de Portugal. *(A part.)* Décidément je suis enchanté qu'ils s'épousent; c'est ce qui pouvait m'arriver de plus heureux; voyager et rester garçon, ca doit me remettre l'estomac.

CHŒUR.

Air *du Maçon.*

Le plaisir nous engage
A bénir notre sort :
Cet heureux mariage
Nous a tous mis d'accord.

VIRGINIE, *au public.*

Air : *L'amour, l'estime et l'amitié.*

Mon futur est pressé de partir,
Et devant vous j'ai promis de le suivre;
Loin de ces lieux nous allons vivre,
Mais un motif pourrait nous retenir;
Pour quelque temps daignez nous retenir,
Avant de nous mettre en ménage,
A nous visiter chaque soir
Permettez que je vous engage,
Ici, messieurs, je vous engage;
Et tant que vous viendrez nous voir,
Nous retarderons le voyage.

FIN.

12/1/79